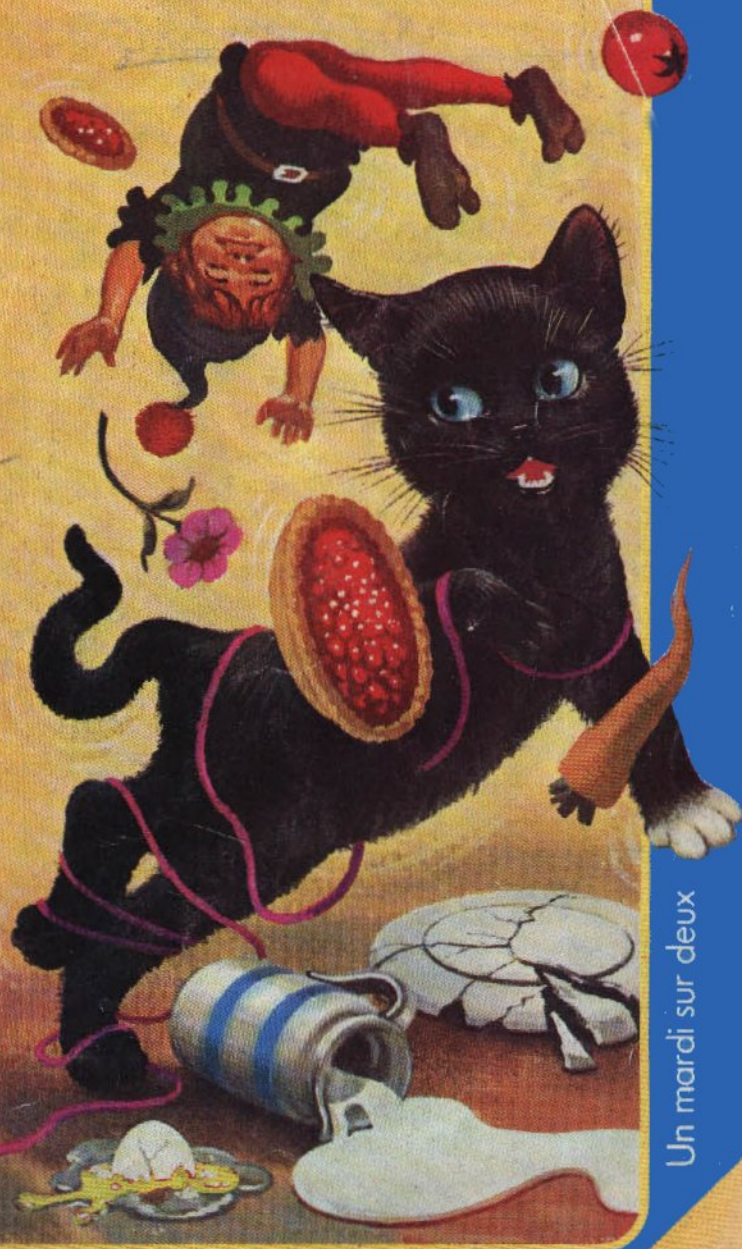


RACONTE-MOI

des histoires

Une collection des plus belles histoires pour enfants de tout temps et de tous pays.



Un mardi sur deux



SUPER !
Chaque fascicule de
RACONTE-MOI DES HISTOIRES
contient 4 pages de
coloriages et
une page de jeux

Pauvre Gobbolino, il avait tellement envie d'être chat domestique! Il aurait voulu passer son temps à ronronner au coin d'un feu, à jouer avec des enfants et à se faire caresser tranquillement par une gentille fermière!... Mais rien n'est facile quand on est né chat de sorcière et que, où qu'on aille, le destin vous poursuit! Gobbolino, une délicieuse histoire adaptée spécialement pour "Raconte-moi des histoires", sous forme d'épisodes illustrés, à lire dans les quatre premiers numéros.

Reprise par La Fontaine, cette fable d'Ésope fut écrite au VI^e siècle, pour le peuple d'Athènes, dans un but éducatif. Sa popularité auprès des enfants, comme des adultes, n'en est pas moins grande aujourd'hui. Les fables de La Fontaine séduisent grands et petits, tant par la force et la simplicité de leurs histoires, que par la philosophie qu'elles dégagent.

Il existe, en Cornouailles, une tradition populaire qui veut qu'on enterre une vieille chaussure au pied de la rhu-barbe familiale. C'est cette ancienne coutume qui est à l'origine du conte

humoristique intitulé "L'Arbre à chaussures".

L'histoire de cet empereur trop futile et de ses habits invisibles est l'un des plus célèbres contes d'Andersen, et l'un de ceux qui lui valurent d'être célèbre auprès des enfants du monde entier.

Vous pourrez suivre les aventures d'Aldo et de son aspirateur volant dans les trois premiers numéros de "Raconte-moi des histoires". Laissez-vous entraîner dans leur Arcadie de rêve : même les objets y sont les amis des humains...

C'est l'histoire pleine de suspense d'un géant poltron qu'un tout jeune garçon arrive à berner avec un simple morceau de fromage. Ça se passe en Scandinavie.

L'univers magique du cirque... le monde merveilleux des clowns... à travers une comptine du poète américain Jack Prelutsky, adaptée pour "Raconte-moi des histoires" par Marie Tenaille.

Auteurs et illustrateurs
Gobbolino : © Ursula Moray Williams 1982 / F. Philipps
Le Lièvre et la Tortue : M. Livingstone
L'Arbre à chaussures : © Penny Ayers 1982 / K. Maddison
Les habits neufs de l'Empereur : A. Dzierzek
Aldo en Arcadie : M. Livingstone
Le Géant de la forêt : P. Richardson
Faites entrer les clowns! : K. Maddison

Production : TRALALA
Enregistrement et réalisation : Didier Brun et Jean-Louis Delaunay
Comédiens
Gobbolino : Catherine Laborde
Le Lièvre et la Tortue : Michel Elias
L'Arbre à chaussures : Micheline Presle
Les Habits neufs de l'Empereur : Bernard Menez
Aldo en Arcadie : Alexandre Baron, Michel Elias, Evelyne Grandjean
Le Géant de la forêt : Michel Elias
Faites entrer les clowns! : Evelyne Grandjean

RACONTE-MOI DES HISTOIRES se compose de 26 fascicules (de 36 pages) et de 26 cassettes de 50 minutes, racontant chacun au moins 6 histoires. C'est donc au total, 728 pages d'histoires + 130 pages de jeux et de coloriages, près de 200 histoires et plus de 21 heures d'écoute.

Deux reliures plastifiées permettront à votre enfant de ranger sa collection de fascicules en se constituant deux magnifiques albums illustrés qu'il conservera très longtemps. Chaque reliure contient 13 fascicules.* Une valise à cassettes en plastique rouge, robuste et pratique, lui permettra également de ranger et de protéger sa collection de cassettes (la valise contient 26 cassettes).*

RACONTE-MOI DES HISTOIRES est en vente, un mardi sur deux, chez votre marchand de journaux.

ALP - RACONTE-MOI DES HISTOIRES, 26, rue des Carmes, 75005 PARIS.

Abonnements, demandes de compléments **TELETRANS** 75385 Paris Cedex 08.

Demande accompagnée de son règlement libellé à l'ordre de **ALP - RACONTE-MOI DES HISTOIRES**. Port pour complément : premier numéro : 6,50 FF - 43 FB - 1,75 FS - 43 FL. Par numéro supplémentaire : 2 FF - 13 FB - 0,55 FS - 13 FL.

OFFRE SPÉCIALE ABONNEMENT
pour le lancement de la collection :
lisez l'encart qui est agrafé
au centre du fascicule.

Atelier du Livre et de la Presse : 26, rue des Carmes, 75005 Paris.
Fondateur : Armand Beressi.
Directeur général : Alain Devanlay.
Directrice du marketing : Frédérique Janssen. Secrétaire général : Philippe Garnier. Etudes

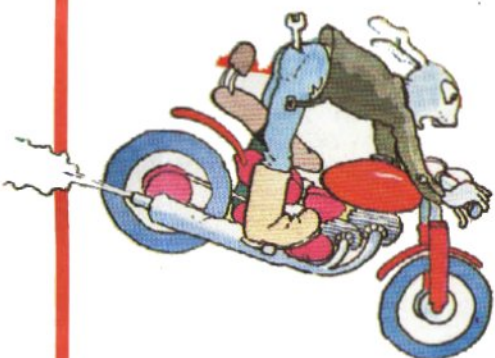
et projets : Dominique Aubert.
Direction artistique : Joëlle Brossier.
Direction technique : Monique Muller, Lucie Gérard-Salardenne.
Service de vente aux dépositaires : Edi 7. © 1983 by Marshall Cavendish. © 1983 by ALP. Distribué par les N.M.P.P. Dépôt légal : octobre 1983. I.S.B.N. : 2-7385-0001-6

Rédaction : Dominique Aubert, Catherine Picard, Catherine Schram
Technique : Jacky Requet
Adaptations et traductions : Jeanne Bouniort, Cynthia Conort, Yasmine Haddad, Marie Tenaille
Jeux : Yasmine Haddad

*Pour les reliures et la valise à cassettes, reportez-vous aux encarts joints à ce numéro.

En cas de perte ou de vol, vous pouvez vous procurer les cassettes à ALP au prix de 11,60 F.

Raconte-moi des histoires



Quand tu écouteras
la cassette,
fais bien attention
à la clochette...



Dès que tu l'entendras,
il faudra
tourner la page!



GOBBOLINO

chat de sorcière



Par une nuit profonde, et pour la première fois de leur vie, deux tout petits chatons pointèrent le nez hors de la grotte où ils étaient venus au monde. Il faisait si sombre que Gobbolino avait de la peine

à voir sa sœur jumelle Sorcika.

Elle était aussi noire que la nuit.

« Qu'est-ce que tu feras quand tu seras grande ? lui demanda-t-il.

— Je serai chatte de sorcière, comme Maman, et comme tous les chats de la famille, dit Sorcika. Je volerai sur un balai. Je changerai les souris en grenouilles et les grenouilles en cochons d'Inde.

La nuit, je parlerai avec les chauves-souris et les hiboux. Je dirai « Mii-aaaa-ou ! » et les gens penseront « Oh ! Voilà Sorcika, la chatte de la sorcière ! »

Gobbolino se tut un bon moment. Puis il déclara :

« Moi, je serai chat domestique. Dans ma maison, je ronronnerai au coin du feu. Les enfants me tireront les oreilles et m'embêteront un peu. Je garderai la maison, je tuerai

les souris et je surveillerai le bébé.

Quand tous les enfants seront couchés, je me mettrai sur les genoux de ma maîtresse. On m'appellera Gobbolino, le chat domestique.

— Alors, tu ne veux pas être méchant ?

— Non. Je veux être un gentil chat, et que tout le monde m'aime. Personne n'aime les chats de sorcières. »

Juste à ce moment, un rayon de lune se posa sur les deux chatons. Aussitôt, Sorcika hérissa les poils de son dos et cracha :

« Mais, tu as une patte blanche ! »

Les chats de sorcières sont tout noirs de la tête au bout des pattes, c'est bien connu, et ils ont les yeux vert émeraude. Comme il faisait nuit dans la grotte,



personne ne l'avait encore remarqué, mais, au rayon de lune, il venait d'apparaître que Gobbolino avait une patte blanche... et les yeux bleus !

Sorcika se rua dans la grotte.

« Maman ! Maman ! Gobbolino a une patte blanche ! Et les yeux bleus ! En plus, il veut être chat domestique ! »

La mère bondit hors de la grotte, la sorcière sur ses talons. Elles jetèrent Gobbolino par terre et se mirent à lui donner des coups sur la tête. A lui tirer la queue. Et finalement, elles le précipitèrent au fond de la grotte, avec les crapauds de la sorcière.

Quand la lune fut levée, la sorcière et sa chatte enfourchèrent leur balai, et emportèrent les deux chatons enfermés dans un sac. Le balai fendait l'air

à une vitesse telle que Gobbolino, en regardant par un petit trou, voyait les étoiles voltiger comme une pluie de diamants. Sorcika miaulait de joie, mais lui, quand il baissait les yeux, il avait le vertige, il tremblait, et des larmes de frayeur coulaient sur son museau.

« Arrêtez ! Arrêtez ! Je vous en prie ! » criait-il. Mais personne ne l'écoutait.

Sur la montagne des Tempêtes, vivait une horrible vieille sorcière.



Elle accepta de prendre Sorcika avec elle et de lui enseigner tous ses secrets. Mais elle refusa de s'occuper de Gobbolino.

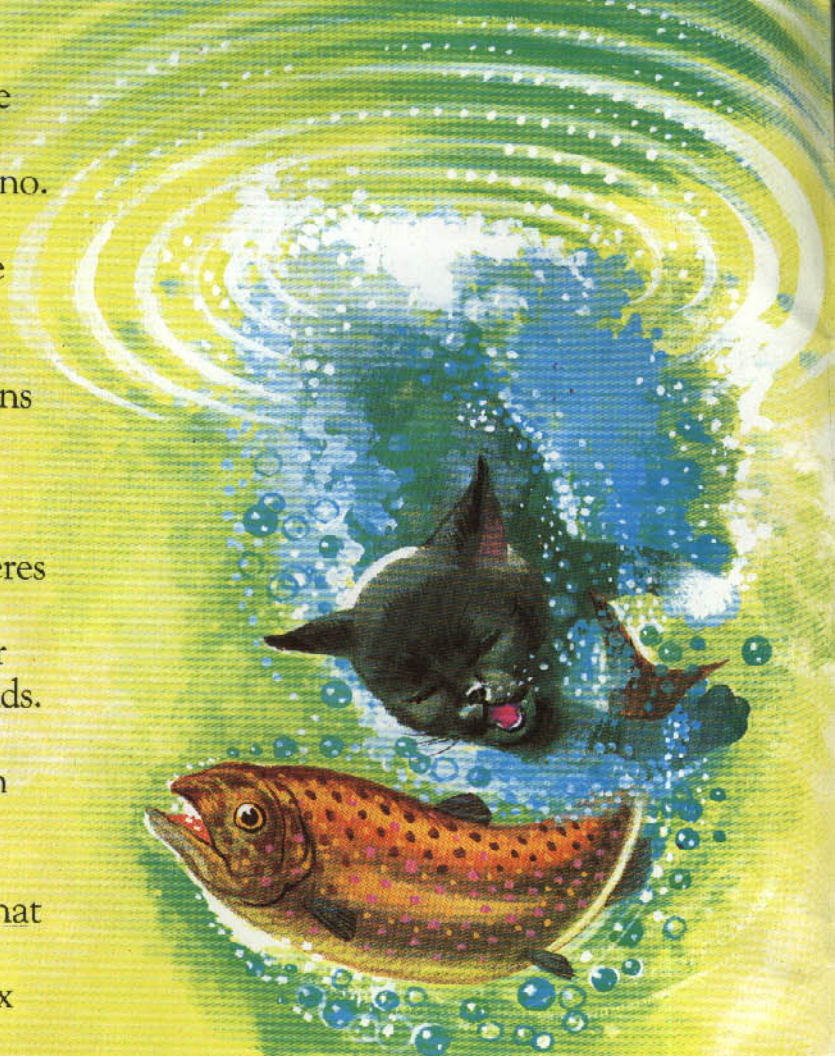
« Un chat qui a une patte blanche, vous pensez ! Eh ! Eh ! Aucune sorcière n'en voudra ! ».

Sorcika était si heureuse, et il lui tardait tant d'apprendre à changer les gens en grenouilles et en crapauds, qu'elle ne prit même pas le temps de dire au revoir à son petit frère !

L'une après l'autre, toutes les sorcières consultées par sa mère refusèrent d'accueillir Gobbolino. Alors il fut, pour la seconde fois, jeté au milieu des crapauds.

Tout triste, il pleurait à chaudes larmes quand, soudain, il s'aperçut qu'on l'avait laissé tout seul. Alors, une idée lui vint à l'esprit :

« Pourquoi m'obligerait-on à être chat de sorcière ? Après tout, puisqu'on m'a abandonné, je suis libre d'aller où je veux et d'être heureux si ça me plaît. »



Il sécha ses larmes, se lava soigneusement le bout du nez et tous les poils, puis se sauva en courant. Il rencontra bientôt une rivière toute transparente, grouillant de poissons qui lui mirent l'eau à la bouche.

Justement, une superbe truite mouchetée d'or, de rose et de bleu venait vers lui. Gobbolino leva une patte... Trop tard ! La truite l'avait vu et elle avait disparu. Gobbolino, la patte en l'air, perdit l'équilibre et plouf !... tomba dans la rivière. L'eau gicla mais le chaton remonta bien vite à la surface et se mit à nager... comme seuls les chats de sorcières savent le faire ! Il nagea... nagea si loin... qu'il arriva bientôt tout près d'une ferme où des enfants jouaient.

« Regardez ! Y'a un chaton dans l'eau ! cria un petit garçon.

— Vite, vite, il va se noyer,
hurle une petite fille. »

Le garçon prit un bâton, courut vers
la rivière et repêcha notre Gobbolino tout
ruisselant d'eau.

« Quels beaux yeux bleus il a !

— Et ses pattes ! Il en a trois noires...

— Et une blanche ! »

Les enfants apportèrent Gobbolino
à leur mère. C'était dans une maison
comme le chaton en avait toujours rêvé,
avec un grand feu dans la cheminée et un
bébé dans un berceau...

« On peut dire que j'ai de la chance !
songea-t-il. Oh ! Comme je vais être
heureux ici ! »

La fermière prit Gobbolino sur
ses genoux et l'essuya avec une serviette.

« D'où viens-tu, petit chat ?
Que faisais-tu dans la rivière ? Tu aurais
pu te noyer.

— Mi-a-ou-ou ! »

On lui donna du lait tiède, et
les enfants se mirent à jouer avec lui.
Les chats de sorcières connaissent toute
sorte de ruses et de tours : Gobbolino fit
jaillir des étincelles bleues de sa moustache
et des étincelles rouges de ses narines, il se
rendit invisible, réapparut, et fit encore
plein de choses de ce genre, pour la plus
grande joie des enfants. Quand le fermier
rentra, il vit tout mais ne dit rien.

Après le dîner, les enfants allèrent se
coucher et le petit chat se pelotonna dans



une caisse, sous la table de la cuisine,
où il s'endormit. Le feu s'éteignit
lentement. Soudain...

Toc ! Toc ! Toc ! Un lutin regardait
par la fenêtre. Gobbolino demanda à voix
basse :

« Qui est là ?

— Ouvre-moi la fenêtre, petit chat !
dit le lutin. »

Gobbolino se leva et regarda le lutin.

« Laisse-moi entrer ! »





Comme le chaton restait immobile, le lutin commença à tambouriner contre la vitre.

« Ah, ces chats ! Tous les mêmes ! Tu es bien au chaud et tu me laisses tout seul dehors, seul dans la nuit froide ! »

Alors, Gobbolino se rappela combien il avait, lui-même, été malheureux et il courut ouvrir la fenêtre.

Le lutin sauta aussitôt dans la cuisine et se mit à courir dans tous les sens, recouvrant le sol de boue et de traces de pas.

« Comment va ta famille ? » demanda-t-il à Gobbolino en lui tirant la queue.

« Ma mère et la sorcière m'ont abandonné, répondit le chaton. Ma sœur est sur la montagne des Tempêtes. Je ne sais pas comment elles vont.

— Oh ! Oh ! ricana le lutin. Alors tu es chat de sorcière !

— Non ! Plus maintenant. Depuis cet après-midi, je suis chat domestique ! »

Le lutin éclata de rire et fit une cabriole. Il bouscula le fauteuil et fit tomber le tricot de la fermière. La laine s'entortilla autour des pieds de la table.

« Fais attention ! » s'écria Gobbolino en essayant de rattraper les mailles du tricot.

— Le lutin s'engouffra ensuite dans le garde-manger, et n'en ressortit qu'après avoir avalé toute la crème.

« Hum... Et bien, bonne nuit, petit chat de sorcière ! » ricana-t-il enfin, en sautant par la fenêtre.

Gobbolino rentra dans sa caisse et se rendormit.

Le lendemain matin, la fermière descendit de bonne heure dans la cuisine. Elle y trouva son tricot tout emmêlé,



GOBBOLINO *est un chat de sorcière*

le garde-manger à moitié vide et, sur le sol,
écrit en lettres blanches :

GOBBOLINO EST UN CHAT DE SORCIÈRE

« Regarde moi ça, cria-t-elle, furieuse,
à son mari. Quel spectacle !

— Je te l'avais bien dit, répliqua
le fermier. C'est un chat de sorcière,
il ne peut nous attirer que des ennuis. Je
vais le noyer. »

Quand il entendit ça, Gobbolino

bondit comme une flèche, hors de sa
caisse, et s'enfuit sur la colline.

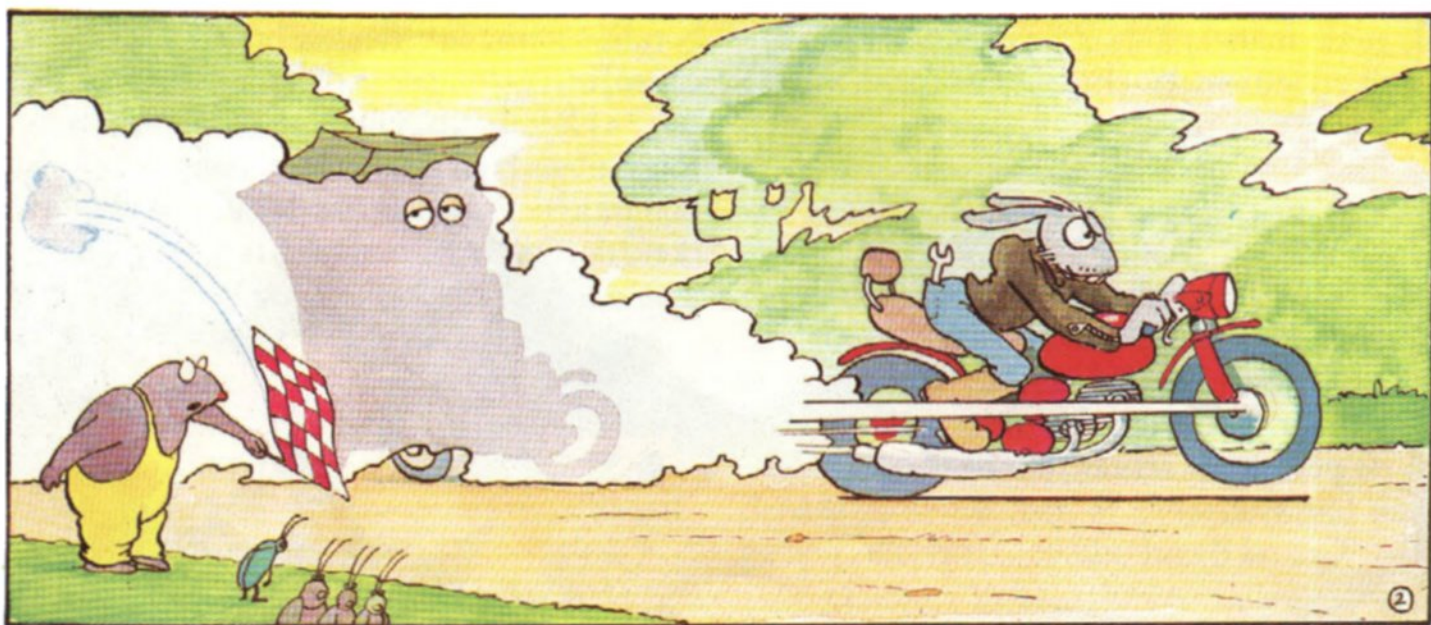
« Hier matin, j'étais chat de sorcière,
songeait-il. Hier soir, j'étais chat
domestique. Quelle sorte de chat vais-je
donc devenir maintenant ?... »





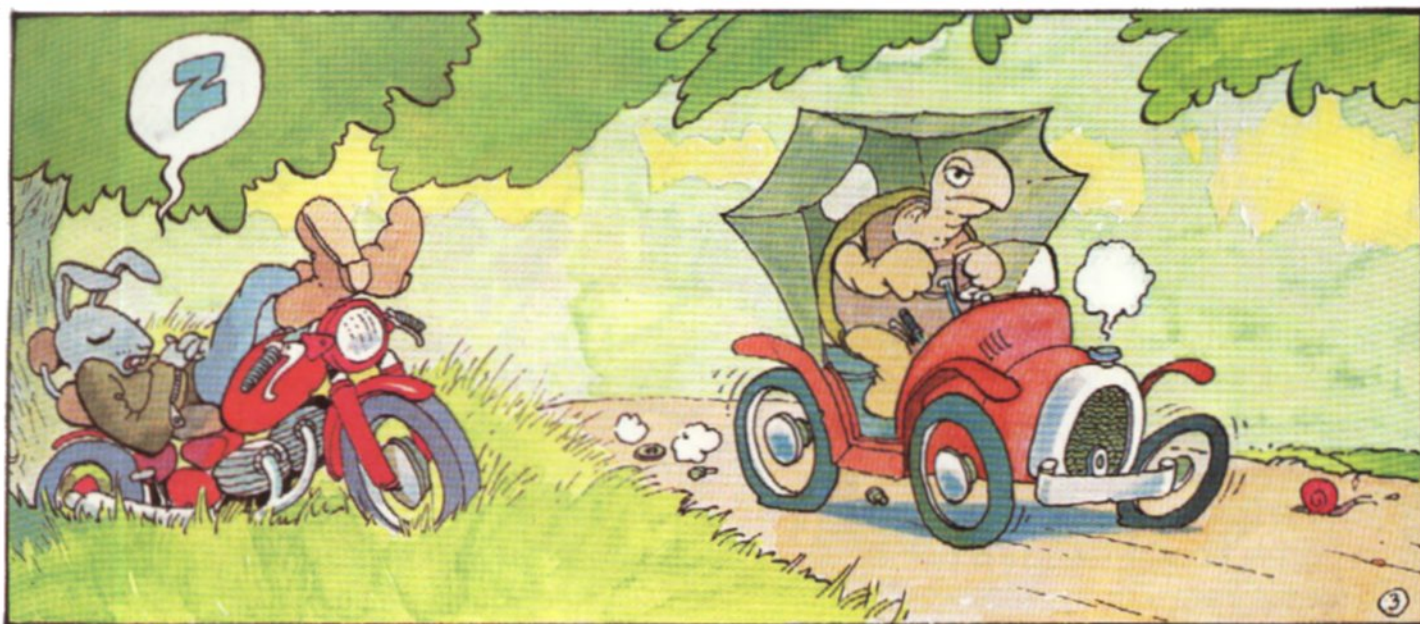
Le lièvre se moquait sans cesse de la tortue : « Quelle lenteur ! Je me demande pourquoi tu prends la peine de bouger ! — Je suis lente, c'est vrai, répondit, un jour, la tortue, mais je finis toujours par atteindre mon but. Je suis même prête à faire la course avec toi. »

« Tu plaisantes, je suppose, ma pauvre Teuf-Teuf ! s'exclama le lièvre. Enfin, si tu y tiens... » Par un beau matin d'été, donc, tous les animaux vinrent assister à la course. La taupe donna le signal du départ : « Un... Deux... Trois... Prêts... Partez ! »



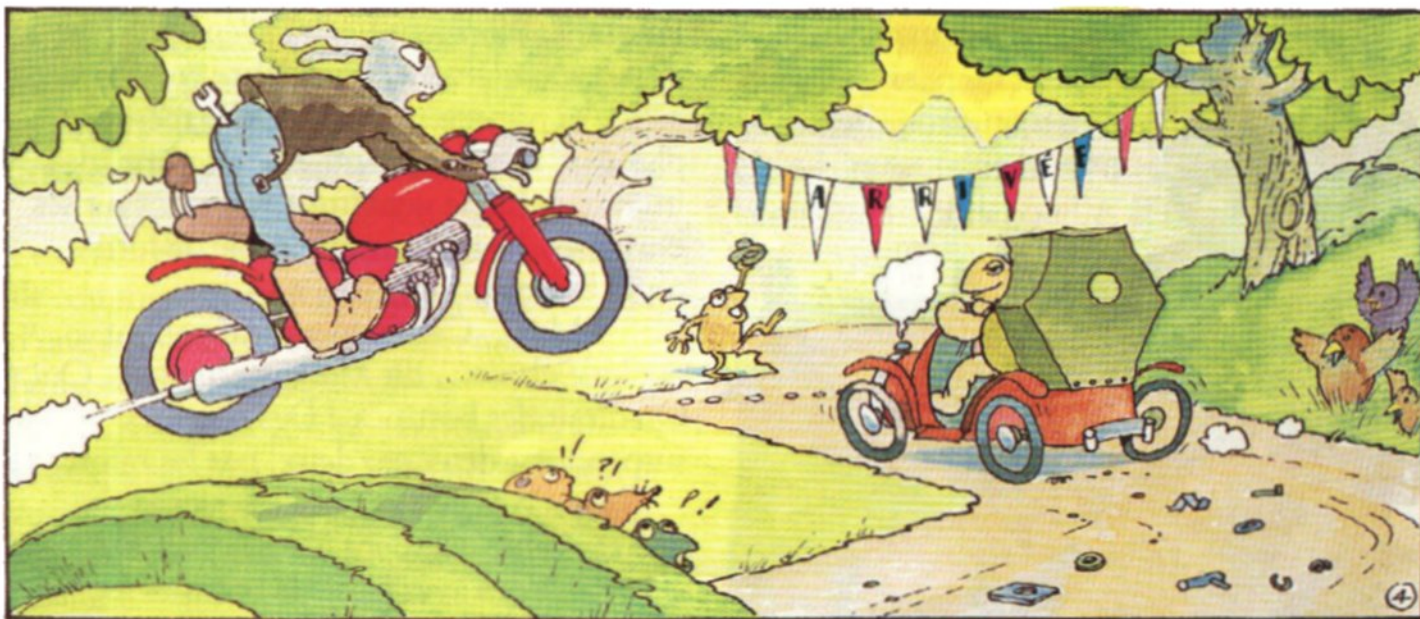
Le lièvre démarra dans un nuage de poussière... qui fit éternuer la tortue. Celle-ci se mit pourtant en route... lentement, très lentement. Quand elle eut fini de passer la ligne de départ, le lièvre était déjà loin. « Elle n'a aucune chance ! » dit la sauterelle.

Au bout de quelques mètres, le lièvre jeta un coup d'œil en arrière. « Cette pauvre tortue, pensa-t-il, comme elle est lente ! Inutile de me presser, la victoire est dans la poche ! J'ai même le temps de faire un petit somme. » Il s'étendit au soleil et s'endormit en rêvant à son futur triomphe !



Tout au long de la matinée, la tortue traîna sa lourde carapace sur la route. Les animaux qui étaient venus assister à la course s'ennuyaient tellement que, les uns après les autres, ils rentraient chez eux. La tortue n'en poursuivait pas moins, inlassablement, son interminable chemin.

A midi, elle passa même, sans s'arrêter, devant le lièvre endormi. Quand celui-ci se réveilla, il était déjà tard. Il regarda aussitôt la route derrière lui et s'esclaffa : « Pauvre tortue, elle est encore hors de vue ! » Puis il s'élança pour savourer les fruits de sa victoire.



C'est alors qu'avec stupeur, il aperçut, dans le lointain, la tortue qui s'approchait de la ligne d'arrivée... qui franchissait la ligne d'arrivée... La tortue avait gagné ! Du haut de la colline, le lièvre entendit les applaudissements des quelques animaux qui étaient encore là.

« Mais enfin, c'est pas juste ! protesta-t-il. Cette vieille Teuf-Teuf a forcément triché. Tout le monde sait bien que je suis beaucoup plus rapide qu'elle, moi ! — Ah ! Ah ! rigola la tortue. Je t'avais bien dit que j'atteignais toujours mon but. Lentement mais sûrement : voilà ma devise. »



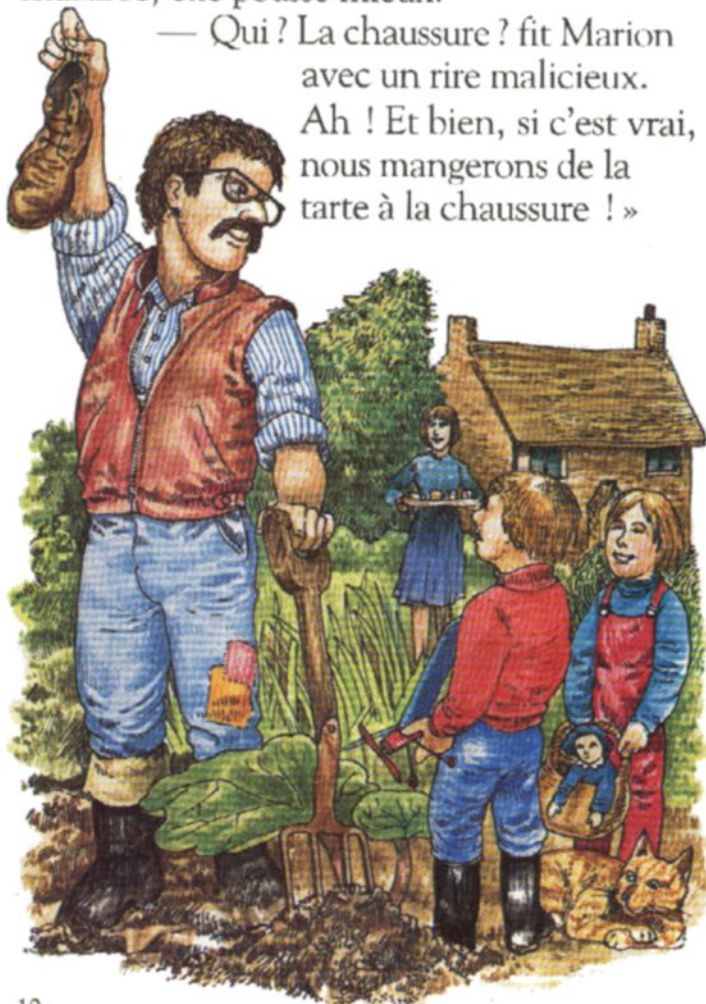
L'ARBRE à chaussures

Jacques et Marion regardaient leur père bêcher le jardin. C'était un travail épuisant. Soudain, comme, après un coup de bêche particulièrement vigoureux, Monsieur Leclerc se redressait pour s'éponger le front, Marion s'écria : « Regarde ! Papa a trouvé une vieille godasse ! »

— Qu'est-ce que tu vas en faire ? demanda Jacques.

— Je vais l'enterrer là, répondit Monsieur Leclerc. Il paraît que si on enfouit une vieille chaussure au pied d'une rhubarbe, elle pousse mieux.

— Qui ? La chaussure ? fit Marion avec un rire malicieux. Ah ! Et bien, si c'est vrai, nous mangerons de la tarte à la chaussure ! »



Monsieur Leclerc enterra la chaussure, et c'est vers la fin du printemps que, un violent coup de vent ayant couché la rhubarbe, il remarqua, en ramassant les tiges cassées, qu'une nouvelle plante commençait à pousser, juste à côté.

Il décida de ne pas l'arracher avant de savoir de quoi il s'agissait, et il consulta tous ses livres de jardinage. Mais il ne trouva aucun renseignement à son sujet. « Ah ! Je me demande ce que ça peut bien être », confia-t-il à ses enfants.

La nouvelle plante, qui s'était mise à grandir, eut tôt fait d'expulser hors de terre tout ce qui restait du pied de rhubarbe. Pourtant, Monsieur Leclerc l'épargna, car c'était, décidément, une plante curieuse.

Au printemps suivant, elle mesurait plus d'un mètre de haut. A l'automne, des fruits d'un blanc verdâtre apparurent sur ses branches. Ils avaient une drôle de forme, toute bosselée.

« Mm... Ces fruits me rappellent quelque chose... dit Madame Leclerc. Oui ! On dirait des bottines ! Des bottines suspendues, deux par deux, par les talons.

— C'est vrai ! s'écria Jacques. Ça ressemble vraiment à des bottines !

— Vous avez parlé de bottines ? » demanda la voisine, en regardant par-dessus le mur du jardin.

« Mais oui ! Figurez-vous que notre arbre donne des bottines !

— Oh ! Formidable ! dit la voisine. Justement mon petit Julien va avoir l'âge d'en porter. Je peux venir voir ?

— Bien sûr, venez donc ! »



La voisine arriva avec son bébé dans les bras et se mit à comparer les fruits avec les pieds de son fils. « Ce n'est pas tout à fait sa pointure, dit Jacques. Mais ils vont peut-être mûrir. Si vous reveniez demain ? »

La voisine revint le lendemain. Les fruits étaient encore trop petits, mais ils commençaient à grossir et, au bout d'une semaine, ils étaient devenus tout bruns et tout brillants.

Un jour, la voisine en trouva une paire qui semblait aller à son fils. Marion la cueillit. Les bottines étaient parfaites pour Julien qui se mit à trotter d'un pas hésitant.

Jacques et Marion coururent annoncer la nouvelle à leurs parents. Alors, Monsieur Leclerc déclara qu'il mettait son arbre à la disposition de toutes les mères qui voudraient des chaussures pour leur bébé.

La rumeur se répandit bientôt dans tout le village et, le lendemain, une foule de jeunes mamans se bousculait au portail

du jardin. Jacques et Marion cueillaient les fruits et les posaient, par paires, sur la pelouse, afin que les jeunes femmes les essayent à leurs enfants. Finalement, chacun trouva chaussure à son pied et l'arbre fut complètement dépouillé. Il ne restait pas un seul fruit.

Madame Delorge était ravie. Ses triplés avaient de belles bottines toutes neuves ! Le soir, en arrivant chez elle, elle montra les chaussures à son mari. « Elles viennent de l'arbre des Leclerc, dit-elle. Regarde ! L'extérieur est solide comme du cuir, et l'intérieur est tout souple. C'est l'idéal pour des bébés ! Et ça pousse sur un arbre ! » Monsieur Delorge contempla longuement les pieds de ses enfants. « Enlève-leur ces chaussures, murmura-t-il. J'ai une idée. »

L'année suivante, l'arbre donna de plus gros fruits. Mais comme les enfants avaient grandi, ces nouvelles chaussures leur allaient parfaitement.



Chaque année, les pieds des enfants étaient un peu plus grands et les fruits un peu plus gros. Un beau matin, les habitants du village virent devant la maison des Delorge, une pancarte sur laquelle était écrit :

SOCIÉTÉ DELORGE
CHAUSSURES CULTIVÉES DANS
NOTRE JARDIN

« Ah ! il en faisait des mystères au sujet de son jardin ! dit Monsieur Leclerc. Je comprends pourquoi. Chaque année, il a planté les chaussures que nous avons données à ses enfants. Et maintenant, il a des dizaines d'arbres, ce vieux renard !

— Il va faire fortune avec ses arbres ! » pensa tout haut Madame Leclerc.

Il semblait bien, en effet, que les Delorge allaient gagner beaucoup d'argent. A l'automne, ils embauchèrent trois femmes pour cueillir les chaussures, les classer par pointures, les envelopper dans du papier de soie, les ranger dans des boîtes et les faire porter dans un magasin où elles étaient vendues cinquante francs la paire.

En regardant par la fenêtre, Monsieur Leclerc vit passer Monsieur Delorge au volant d'une voiture flambant neuve. « Il ne me serait pas venu à l'idée de m'enrichir avec cet arbre, déclara Monsieur Leclerc.

— Oh ! Tu n'as jamais eu le sens du commerce, mon pauvre chéri, répondit sa femme. Ça ne fait rien, je suis ravie d'offrir nos chaussures aux enfants du village. »



Un jour, Jacques et Marion se promenaient derrière la propriété des Delorge... Monsieur Delorge avait fait construire un grand mur pour se protéger des rôdeurs et, tout en haut du mur, il y avait... « Eric ! s'écrièrent Jacques et Marion. Que fais-tu là ? ». Eric sauta du mur pour rejoindre ses amis.

« Attendez ! » dit-il en riant. Et il se baissa pour ramasser des fruits-chaussures à moitié cachés par les hautes herbes. « Je les ai cueillis dans le jardin des Delorge. Je vais les porter à ma grand-mère pour qu'elle me fasse des tartes.

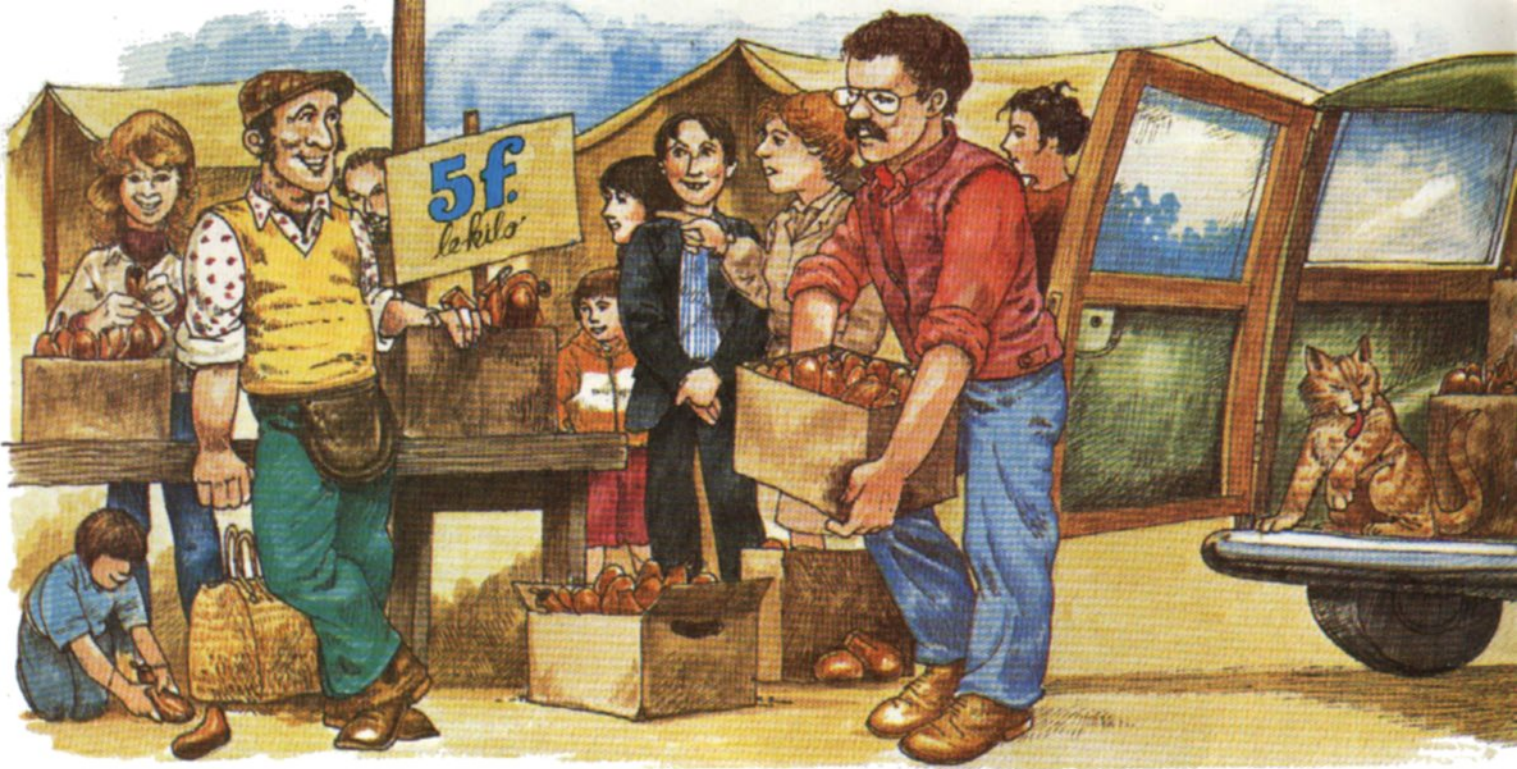
— Des tartes ? demanda Marion.

— Mais oui. Vous n'avez jamais essayé de goûter ces fruits ? Oh ! La peau est un peu dure, mais l'intérieur est délicieux. Surtout avec du sucre. Venez, je vous invite à goûter les tartes de Grand-Mère ! »

Jacques et Marion aidèrent leur ami à porter les fruits chez sa grand-mère, qui leur offrit à chacun une part de tarte. C'était vraiment bon ! Le goût rappelait celui des pommes, en plus sucré.

Quand Marion et Jacques rentrèrent chez eux, ils cueillirent quelques fruits sur l'arbre. Madame Leclerc les fit cuire au four et les servit avec du miel et de la crème.

« C'est un régal ! dit Monsieur Leclerc. Eh ! Ça me donne une idée... »



Le lendemain, il prit sa vieille voiture pour aller à la ville. Son coffre était plein de cageots de fruits-chaussures. Il s'arrêta au marché et se mit à parler avec un commerçant. Alors le commerçant écrivit quelque chose sur une ardoise qu'il posa sur son étal. Très vite, la foule se rassembla.

« Cinq francs le kilo ! J'ai payé cinquante francs la paire que j'ai achetée pour mon fils ! » dit une dame. Et elle montra à tout le monde les chaussures de son enfant. « Vous voyez ? Ce sont les mêmes !

— Cinq francs le kilo !
criait le marchand. Cinq francs les fruits-chaussures ! Faites-en des compotes et des tartes, c'est succulent !

— Eh bien, dit une autre dame, je n'irai plus jamais dans ce magasin de chaussures. »

A la fin de la journée, le marchand se frottait les mains. Comme Monsieur Leclerc lui avait donné tous ces fruits pour rien, son portefeuille était plein de billets de banque.

Le lendemain, quand Monsieur Leclerc retourna à la ville, il vit que l'affiche était toujours dans la vitrine du magasin de

chaussures. Mais, sous les mots :

**LES FAMEUSES CHAUSSURES
DELORGE**

PRODUIT NATUREL,
on avait ajouté : **GROS RABAIS
5 F LA PAIRE**

A partir de ce jour-là, tout le monde fut content. Les enfants du village avaient toujours des chaussures gratuites chez les Leclerc, les gens de la ville ne payaient les leurs que cinq francs la paire, et parents et enfants se régalaient avec les fruits-chaussures. Seul, Monsieur Delorge n'était pas content : il gagnait moins d'argent.

Comme Monsieur Leclerc avait quelques remords, sa femme lui dit :
« Allons, les fruits sont faits pour être mangés ! ».

Il ne retrouva pourtant son sourire que quand Marion ajouta en le taquinant :

« Tu te souviens de ce que je t'avais dit ? Et bien, tu vois, nous en mangeons des tartes à la chaussure ! »



Les habits neufs de l'Empereur



« Il faut absolument que l'Empereur le sache ! répétait le Chancelier. Il n'y a plus un sou dans le Trésor. L'Empereur a tout dépensé pour ses habits ! »

Mais le soldat qui gardait l'entrée de la chambre de l'Empereur refusa de laisser pénétrer le Chancelier. « Je regrette, Votre Grandeur, dit-il. Vous ne pouvez entrer. L'Empereur est encore dans sa garde-robe. Il choisit sa toilette d'aujourd'hui. »

A ce moment, la porte s'ouvrit brutalement et l'Empereur apparut, suivi de son Premier Ministre. « Sachez que je ne peux recevoir *personne* aujourd'hui, je n'ai rien à me mettre ! Ah ! Monsieur le Chancelier, vous voilà ! Remontez donc les impôts de dix pour cent. Il me faut absolument un habit neuf !

— Mais Majesté, lever de nouveaux impôts est impossible : les gens n'ont plus d'argent.

— Ça m'est égal, dit le souverain. Je désire un habit neuf. C'est moi l'Empereur, et je peux avoir tout ce que je veux ! »

Il n'y avait, bien sûr, rien à répondre à cela. Aussi, lorsque deux étrangers se présentèrent, ce jour-là, aux grilles du palais, affirmant qu'ils étaient tailleurs, les laissa-t-on entrer pour voir l'Empereur. Les deux hommes se prétendirent capables de tailler les plus beaux habits du monde dans le tissu le plus fin.

« Où est cette étoffe ? Montrez-la-moi !
Je veux la voir ! s'écria l'Empereur.

— Nous ne l'avons pas encore tissée,
dit l'un des tailleurs. Donnez-nous de quoi
le faire : un métier, une belle salle... et
nous nous mettons au travail tout de suite.
Nous ne possédons, quant à nous, que
notre talent et, bien sûr, la magie...

— La magie ? La magie ? Mais quelle
magie ? demanda l'Empereur tout excité.

— L'étoffe que nous vous tisserons
aura la vertu magique de rester invisible à
tous les sots et à tous ceux qui sont
incapables de remplir leurs fonctions !

— Vraiment ? s'écria l'Empereur.
C'est étonnant ! Merveilleux. Commencez
tout de suite ! Je porterai mes habits neufs
dès demain. Chancelier, donnez à ces
messieurs *tout* ce dont ils ont besoin ! »

Les tailleurs furent conduits dans une
grande salle du palais, où on leur installa,
pour entreprendre leur ouvrage, un vaste
métier à tisser. En réalité, ils restèrent
assis, les pieds sur les chaises royales ;
et, lorsqu'on leur apporta de quoi tisser —
des fils de soie et d'or, ainsi que des perles



fines — il les cachèrent dans leurs affaires.

Comme il attendait dans la salle du Trône, songeant à la magnificence du tissu qu'on était en train de lui tisser, l'Empereur sourit tout à coup d'un air méchant.

« Ah ! Ah ! C'est le moment ou jamais, ricana-t-il, de découvrir si l'un ou l'autre de mes ministres est sot, ou incapable de remplir ses fonctions ! »

Il fit aussitôt appeler son Chancelier. « Allez voir, ordonna-t-il, à quoi ressemble ce tissu ; à condition, bien sûr, que vous voyiez quelque chose ! »

Le Chancelier alla frapper à la porte de la salle où travaillaient les tailleurs.

L'un deux vint lui ouvrir. « Entrez, monsieur le Chancelier. Entrez ! Comme vous le voyez, c'est bientôt terminé ! »

Au centre de la salle se tenait le vaste métier à tisser. Le Chancelier avait les yeux fixé sur lui. « Suis-je donc bête ou incapable de remplir mes fonctions ? pensait-il. Je ne vois rien du tout. C'est épouvantable ! » Mais il bafouilla : « Hum... ravissant... J'adore le motif.

— Je vois que vous avez du goût, dit l'un des tailleurs. Prévenez l'Empereur que ses habits seront prêts demain matin. Mais il nous faut encore du fil d'or... »

Le Chancelier, tout tremblant, et prêt à pleurer, retourna voir l'Empereur.





« Alors ?... Alors ?... A quoi cela ressemble-t-il ? » s'écria l'Empereur.

— C'est superbe, sire. Je n'ai... Je n'ai encore jamais rien vu de pareil ! »

L'Empereur se frotta joyeusement les mains en pensant à ses magnifiques habits neufs et se dit qu'il avait bien fait de prendre ce Chancelier à son service. « Maintenant, envoyez l'Archevêque jeter un coup d'œil à mes nouveaux habits. »

L'Archevêque alla voir le tissu magique, puis après lui le Premier Ministre, et enfin le Commandant en Chef des Armées. Tous fixèrent avec étonnement le métier à tisser et constatèrent à quel point il était épouvantable de ne pouvoir discerner le moindre petit bout de tissu.

« Suis-je stupide ? » se demanda l'Archevêque.

— Suis-je un sot ? » pensa le Premier Ministre.

— Ne suis-je pas à ma place comme chef des Armées ? » s'inquiéta le Commandant en Chef.

Mais pour dissimuler leur doute, tous admirèrent l'étoffe avec enthousiasme.

« J'aime spécialement la bordure, remarqua l'Archevêque.

— Quelles couleurs exceptionnelles ! dit le Premier Ministre.





— Excellent, superbe ! » s'écria le Commandant en Chef des Armées.

Et tous trois s'empressèrent d'aller dire à l'Empereur combien le tissu était magnifique. Alors, l'Empereur descendit lui-même dans la salle afin qu'on prenne ses mesures. Lorsqu'il y pénétra, il fut, lui aussi, saisi d'horreur. « Malheur ! se dit-il. Je ne vois pas la moindre étoffe ! serais-je donc plus bête ou plus borné que tous mes ministres réunis ? Ou ne suis-je pas à ma place sur le trône ? Personne ne doit savoir que je ne puis voir le tissu magique !

— Qu'en pense Sa Majesté ?

— Hum... splendide ! Oui, absolument splendide ! » bredouilla l'Empereur, désespéré.

Alors, les tailleurs s'empressèrent de prendre ses mesures. Ensuite ils le déshabillèrent et prétendirent lui essayer l'habit non encore ajusté. L'Empereur se tenait avec majesté devant le miroir. « Enfin... puisqu'ils disent que je suis habillé, songea-t-il, c'est que je dois l'être. »

— Appréciez la qualité ! dit l'un des tailleurs.

— Tout est entièrement doublé, voyez ! dit l'autre. Nous allons travailler toute la nuit, afin que l'habit soit parfait. »



Naturellement, ils n'en firent rien.

Le lendemain matin, l'Empereur alla revêtir ses habits neufs, et, tandis que ses courtisans l'entouraient et l'applaudissaient, il fit exactement comme s'il s'habillait.

« Votre Majesté est magnifique ! dit le Chancelier, qui tenait à garder son poste.

— Absolument royal, vraiment ! » s'exclama l'Archevêque.

— Vous aurez l'admiration de la foule ! dit le premier ministre.

— La boucle de ceinture est superbe ! » remarqua le Chef des Armées.

La nouvelle des habits magiques de l'Empereur se répandit bientôt à travers toute la ville. Alors, la foule se massa autour du palais et les rues se remplirent de gens qui attendaient le passage de leur souverain revêtu de cette splendeur... Les enfants étaient juchés sur les épaules de leurs pères et agitaient des drapeaux... Tout le monde voulait voir passer l'Empereur...

Lentement... solennellement... le cortège impérial parcourut toutes les rues

de la ville. Et, comme chacun avait entendu dire que le tissu magique était invisible aux yeux des sots et de tous ceux qui étaient incapables de remplir leurs fonctions, chacun prétendait l'habit neuf admirable. « Hourra ! Hourra ! » hurlait la foule.

Il y avait pourtant des visages inquiets : ceux des individus qui se croyaient plus bêtes que tous les autres.

« Vous voyez les habits de l'Empereur, n'est-ce pas ? se disait-on.

— Mais bien sûr que je les vois, répondait-on. Me croyez-vous sot ? »



Pendant ce temps, au palais, les deux tailleurs malhonnêtes empochaient les riches fournitures royales et se glissaient hors de la ville au grand galop.

Quant à l'Empereur, il faisait des courbettes à droite, des courbettes à gauche, et regrettait que le tissu magique fut si léger. Il avait horriblement froid.

« Regarde ! Regarde ! dit un père à son petit garçon. Voilà l'Empereur !

— Lequel est-ce, papa ?

— Celui-là ! Avec ses beaux habits !

— Mais, il est tout nu ! Regarde, papa, il tremble de froid ! Il ne porte aucun vêtement ! » Tout autour, les gens regardèrent l'enfant avec stupeur.

« Excusez-le, il est trop jeune pour comprendre, expliqua le père.

— Tu veux dire qu'il est trop jeune pour se laisser berner ! dit la mère. L'Empereur est nu comme un ver. On l'a tourné en ridicule, et nous avec ! »

Un par un les gens comprirent la vérité : personne ne voyait les habits neufs de l'Empereur !

« Les voyez-vous ? osèrent-ils enfin se demander mutuellement.

— Bien sûr que non, mais croyez-vous pour autant que nous soyons stupides ? »

— L'empereur est nu comme un ver ! » se mit subitement à crier la foule.

L'Empereur rougit de honte de la tête aux pieds. Il avait été joué par les deux escrocs et maintenant il était là, s'offrant en spectacle à toute la foule, sans le moindre vêtement ! Le malheureux Empereur tourna les talons et s'empressa de rentrer au château... Plus jamais il ne dépensa d'argent pour des habits neufs.



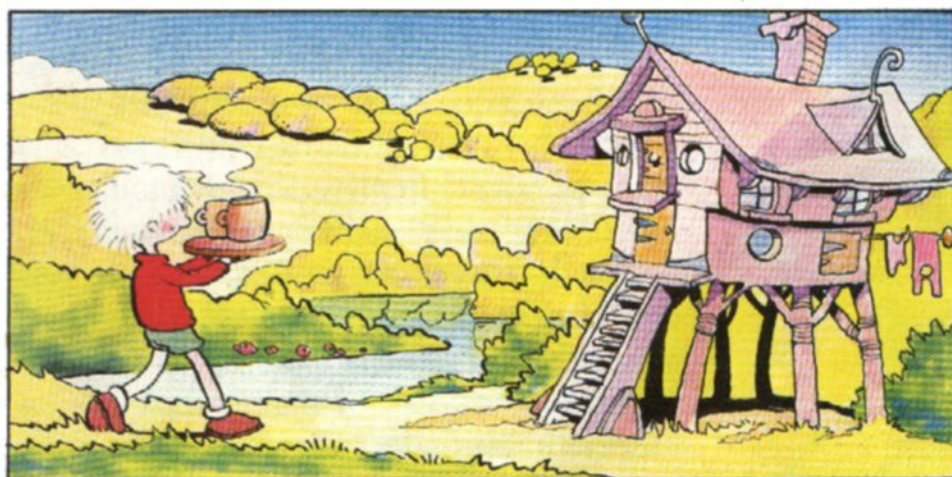
ALDO

en Arcadie



Par un beau matin ensoleillé, Aldo se mit à laver les carreaux de sa petite maison.

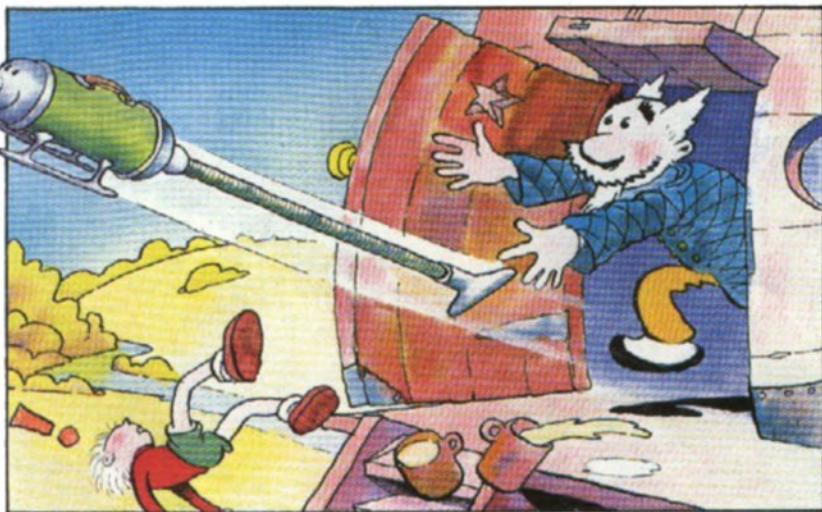
Mais, pas moyen d'atteindre ceux du haut. « Ppf-f! Je suis trop petit. »



« Tant pis, c'est l'heure du goûter, et je parie qu'oncle Emo aimerait bien une tasse de chocolat. »



« Oncle Emo! Oncle Emo! Es-tu chez toi? »



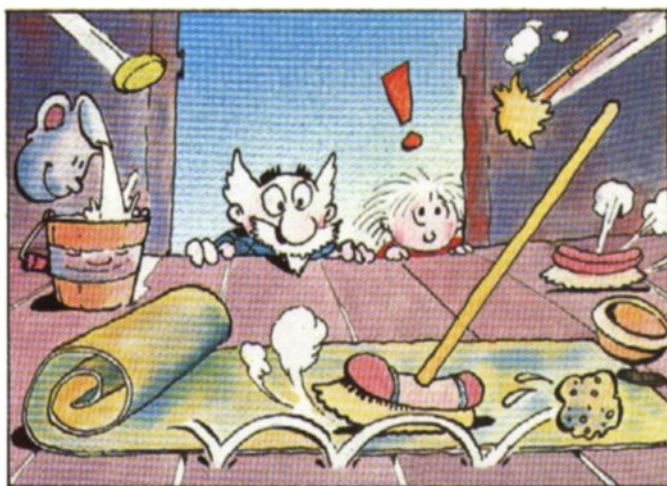
« Oh la la! Mais qu'est-ce qui se passe? — Vite! rattrape mon aspirateur! Zut... Raté! »



« Mais, il vole ton aspirateur! — C'est ma formule magique! »



« Et ça te sert à quoi ?
— A ce qu'il nettoie la maison, bien sûr. »

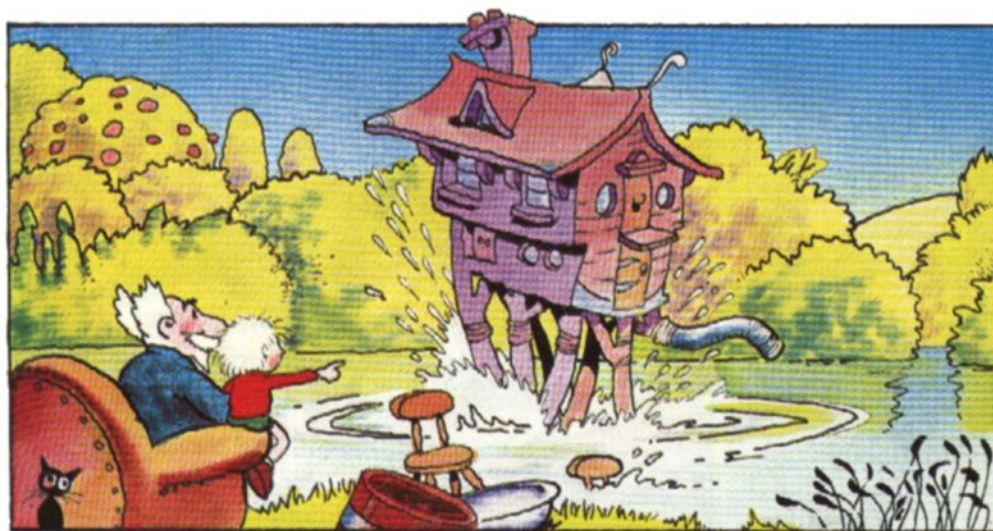


« Oh ! Regarde ! Toute la maison gigote !
— Ma formule est... un peu puissante ! »



« Et les objets ! Ils se lavent tout seuls !
— Hum ! Pas si mal ma formule, après tout ! »

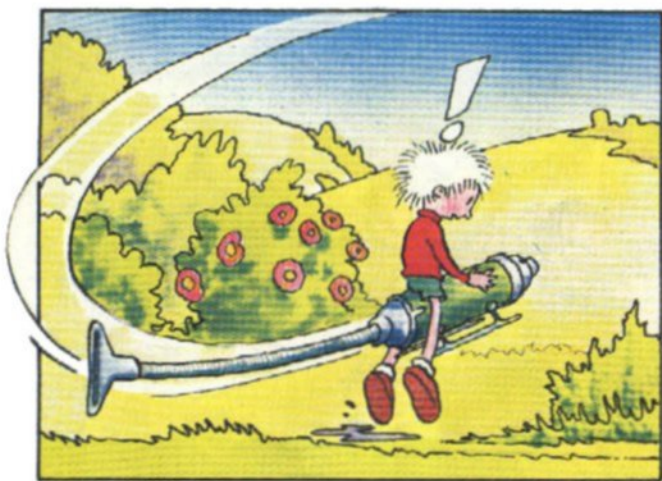
« Pas mal... Et plus besoin d'aspirateur !
— Allons dehors, voir la maison ! »



« Super ! Elle fait sa toilette dans la rivière ! Wa-ouh !...
Formidable !... Bon, il faut que je rentre, oncle Emo. »



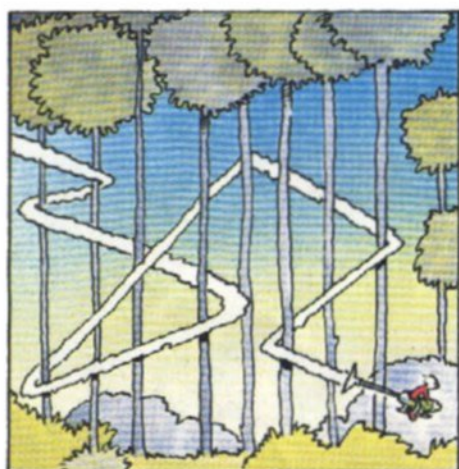
« Merci pour le goûter,
Aldo... Et au revoir. »



« Mais... Voilà l'aspirateur qui revient! Eh! Laisse-moi descendre! »



« C'est chouette! Voilà ma maison, là, en bas! Et voilà celle de l'oncle Emo! »



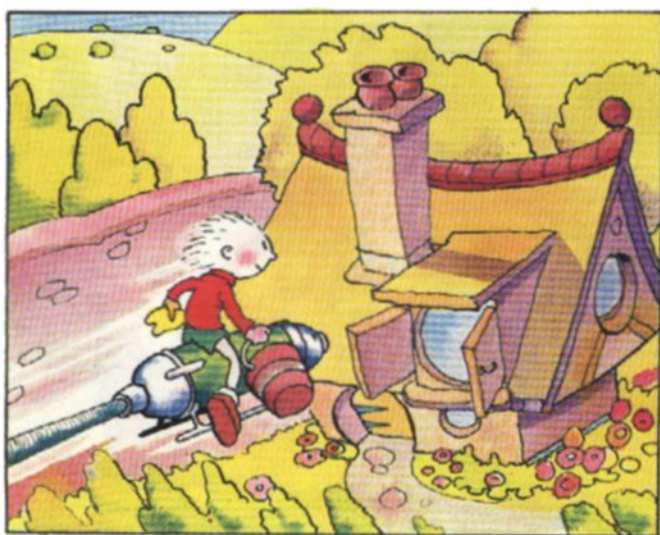
« Attention aux arbres!... La rivière... Elle approche! »



« Je t'avais bien dit qu'on fonçait droit dans la rivière! »



« Super! Mais attends... j'ai une idée géniale! »

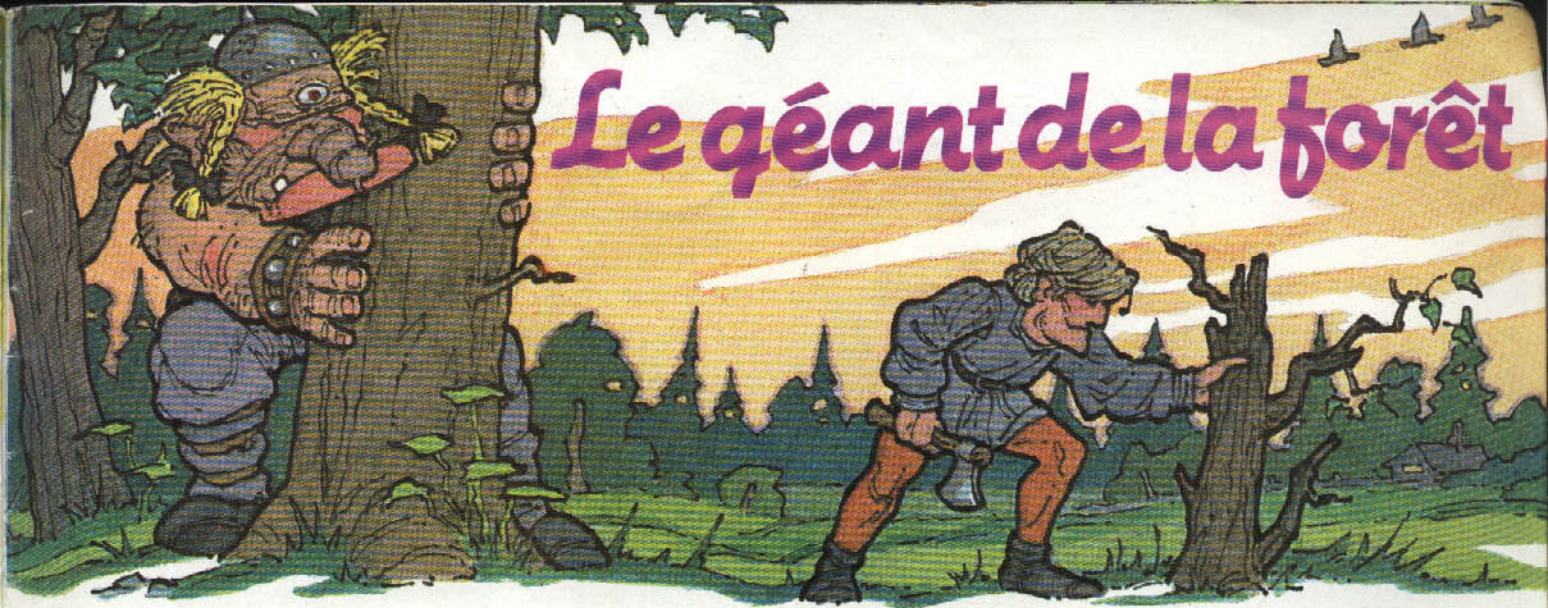


« Tu ne veux pas m'aider à faire mes carreaux? Y-en a pour deux minutes! »



Cette nuit-là, Aldo dormit avec son nouvel ami. « Bonne nuit, aspirateur! »

Le géant de la forêt



Il était une fois une vieille femme qui vivait, avec ses trois fils, dans une petite maison à l'orée d'une profonde forêt.

Cette année-là, comme l'hiver s'annonçait rude et qu'elle avait besoin de bûches pour sa cheminée, la vieille demanda à l'aîné de ses fils d'aller abattre un arbre dans la forêt.

« S'il fait froid, nous n'aurons qu'à tous aller au lit ! Pas besoin de faire du feu ! » grommela le garçon.

— Ne sois donc pas si paresseux ! gronda la mère. Nous ne pouvons tout de même pas rester au lit tout l'hiver ! Tu es le plus fort de mes fils, alors va et trouve du bois ! »

Le gaillard n'aimait pas se fatiguer à la tâche. Il finit pourtant par accepter, et se mit en route pour la forêt, emportant avec lui la hache la plus légère qu'il ait pu trouver. Il s'arrêta bientôt devant un arbre tout pourri, dont il espérait qu'il ne serait pas trop dur à abattre, et il leva sa hache pour cogner. Mais, à peine eut-il fait une première entaille, qu'il sentit un coup bizarre sur son épaule. Il se retourna... devant lui, se tenait l'être le plus affreux, le plus répugnant, le plus effrayant qu'on puisse imaginer. Un seul œil, rouge et luisant, était placé juste au milieu de son front, et son nez était noueux et biscornu comme la racine d'un vieux chêne.

« Hé ! Toi, Superman ! lança le géant. Si tu touches à un seul des arbres de ma forêt, je te brise en cinquante morceaux ! »

A ces mots, le garçon jeta sa hache, prit ses jambes à son cou et s'en fut raconter son horrible rencontre.

« Voyez-vous ça ! Un vieux géant idiot lui fait peur, ricana son cadet. Et bien, moi, j'irai à ta place ! »

Le lendemain matin, donc, armé d'une grosse hache, le second fils s'en fut dans la forêt. Là, il choisit un bel arbre solide, capable, à lui tout seul, de donner assez de bûches pour tout l'hiver.

Han ! Han ! Hh... aam ! Le bruit de la hache retentissait jusque dans les profondeurs de la forêt. Alors... le géant apparut pour la deuxième fois :



« Hé ! Toi, le costaud ! Lève cette hache encore une seule fois et je te brise en cent morceaux ! »

— Ne ne cc-croyez pas que que je-je sois eff-f-frayé par un vieux b-bonhomme comme vous ! bredouilla le garçon. Vous ne m-m-me faites pas p-p-peur ; et j'abattrai cet arbre, que vous le v-v-vouliez ou non !

— Nous allons voir ça ! tonna le géant. » Et, d'une de ses grosses mains, il arracha une énorme branche de l'arbre, la coinça entre ses genoux et la réduisit en un tas de brindilles.

Devant la terrible force du monstre, le courage du second fils disparut et, tel son frère, il s'enfuit à toutes jambes. Il tremblait encore de la tête aux pieds quand il franchit la porte de sa maison.

« Eh bien, où est le bois ? questionna son aîné, d'un air goguenard.

— Tu avais raison ! Moi aussi, je l'ai rencontré l'horrible géant ! Il mesurait au moins... quinze mètres de haut ! »

C'est alors que le benjamin intervint : « Moi, en tout cas, il ne me fait pas peur ! J'y vais, et je vous le rapporte votre bois ! »

— Quoi ? Toi ! s'exclamèrent ses frères et sa mère. Tu es bien trop jeune !

— Oh ! Laissez-moi tenter ma chance ! » supplia le gamin.

Alors, la vieille, en dépit de ses craintes, finit par céder. Et, le jour suivant, le troisième de ses fils prit la plus grosse

hache de la maison — elle était si lourde qu'il avait de la peine à la porter —, puis il glissa dans son sac un énorme morceau de fromage. Ses frères éclatèrent de rire : « Qu'est-ce que tu vas en faire ? Tu vas pique-niquer avec ton ami le géant ? »

Le petit s'en fut sans rien dire. Il cherchait un arbre gigantesque et finit par trouver le plus énorme qu'on puisse imaginer... Il était si haut qu'on ne voyait même pas son sommet. Il fit un effort violent pour soulever sa lourde hache... et frappa un grand coup. Une fois encore, le bruit attira le géant.

« Ah, non ! cria-t-il. Encore un ! Et un enfant en plus ! Tu me défies, toi aussi ! Et bien, si tu abats cet arbre, je te brise en mille morceaux ! »

Le garçon le regarda droit dans l'œil et répliqua sans frémir : « Essayez donc, et je vous écrase comme j'écrase cette pierre ! ». Disant cela, il sortit la motte de fromage de



son sac et la pressa violemment entre ses petites mains. Le fromage s'aplatit, et gicla de tous côtés ! Un énorme morceau atterrit même juste dans l'œil du géant !

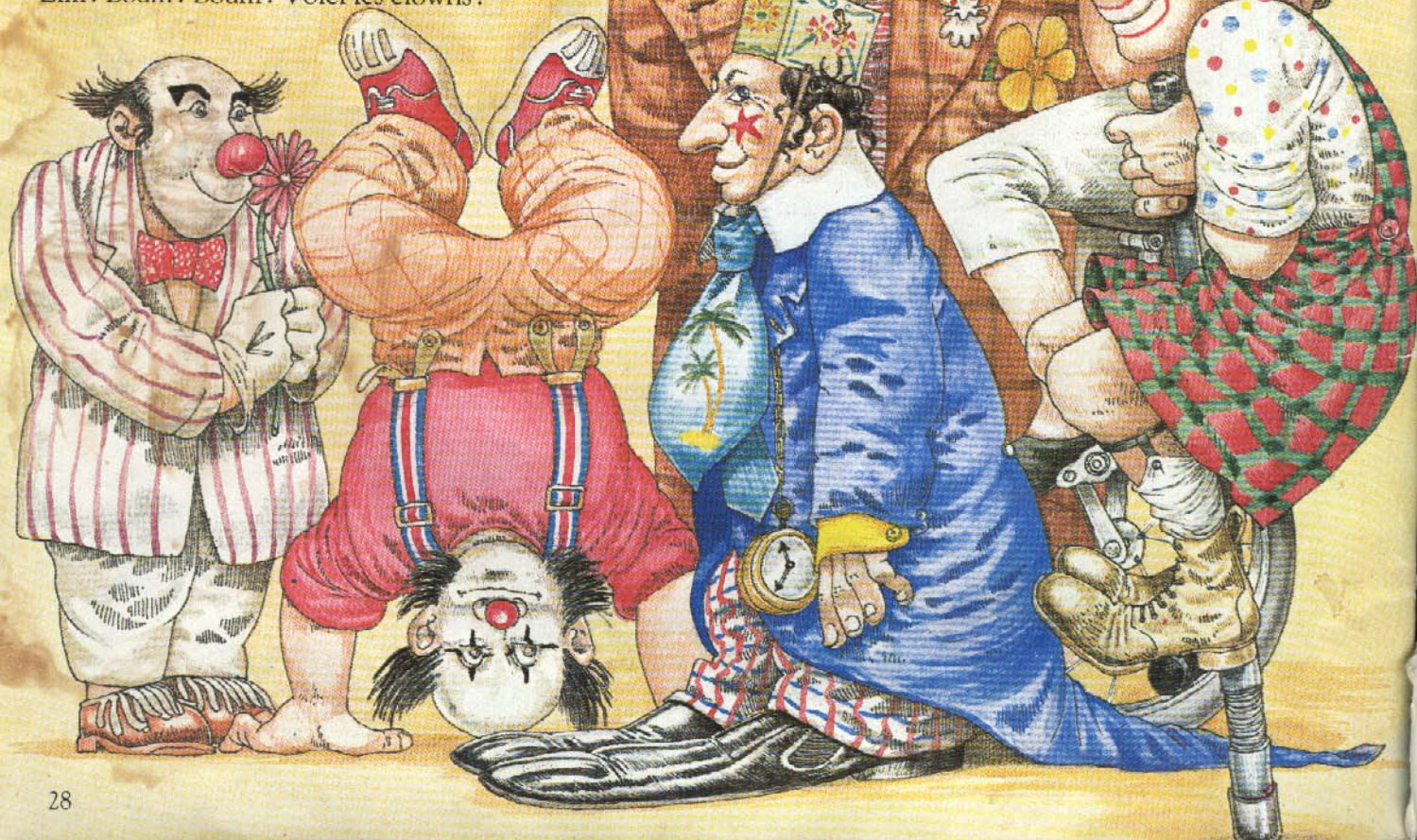
« Je me rends ! C'est toi le plus fort ! hurla le monstre, aveuglé. Arrête ! Ne m'écrase pas comme cette pierre ! Abats autant d'arbres que tu veux. Je t'y autorise. Et puis non, non, c'est moi qui les abattrai et qui en ferai des bûches pour toi !

C'est ainsi que, depuis ce jour, la vieille et ses trois fils ont toujours du bois pour faire leur feu. Le géant n'a jamais oublié un seul jour !



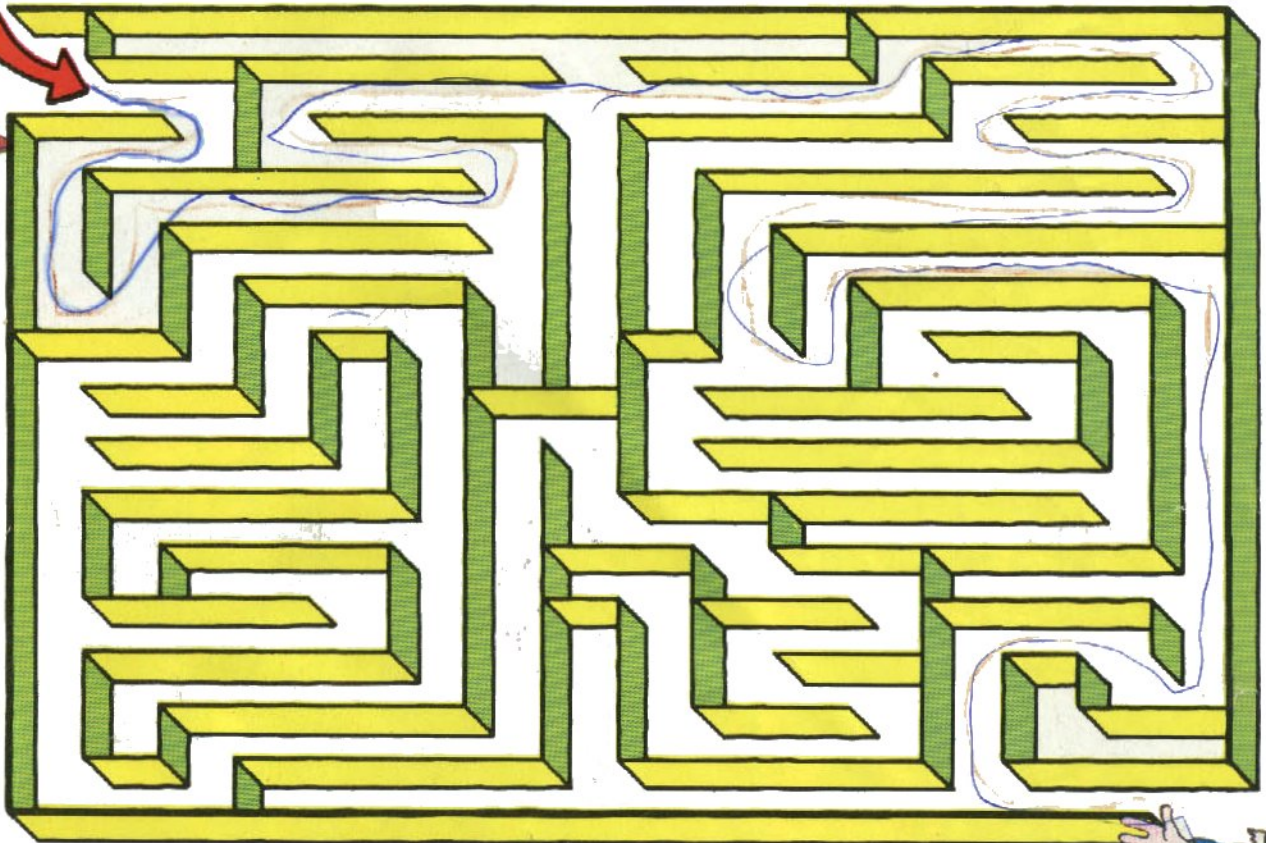
Les grands clowns et les petits clowns,
les gros clowns et les maigres clowns.
Celui qui a des souliers plats
et sur la tête un diable en boîte.
Celui qui arrose une seule pâquerette
et se mouille des pieds à la tête !
Le bouffon sans soulier avec ballons aux doigts de pieds,
le clown au gros nez à pois qui joue do-ré-mi-fa-sol-la !
Les clowns à théières sur leurs têtes,
les clowns à plumes et plumets,
et celui qui porte une queue en balai.

Un clown zigzagant sur son drôle de vélo
et dix-sept clowns dans leur super auto !
Un bouffon qui fait des bonds sur un bâton,
celui qui part à la chasse sur ses échasses,
un clown à pirouette debout sur sa tête !
Un clown triste-mine à l'air malheureux,
un clown joyeux au cœur lumineux.
Place aux fameux pitres !
Zim ! Boum ! Boum ! Voici les clowns !

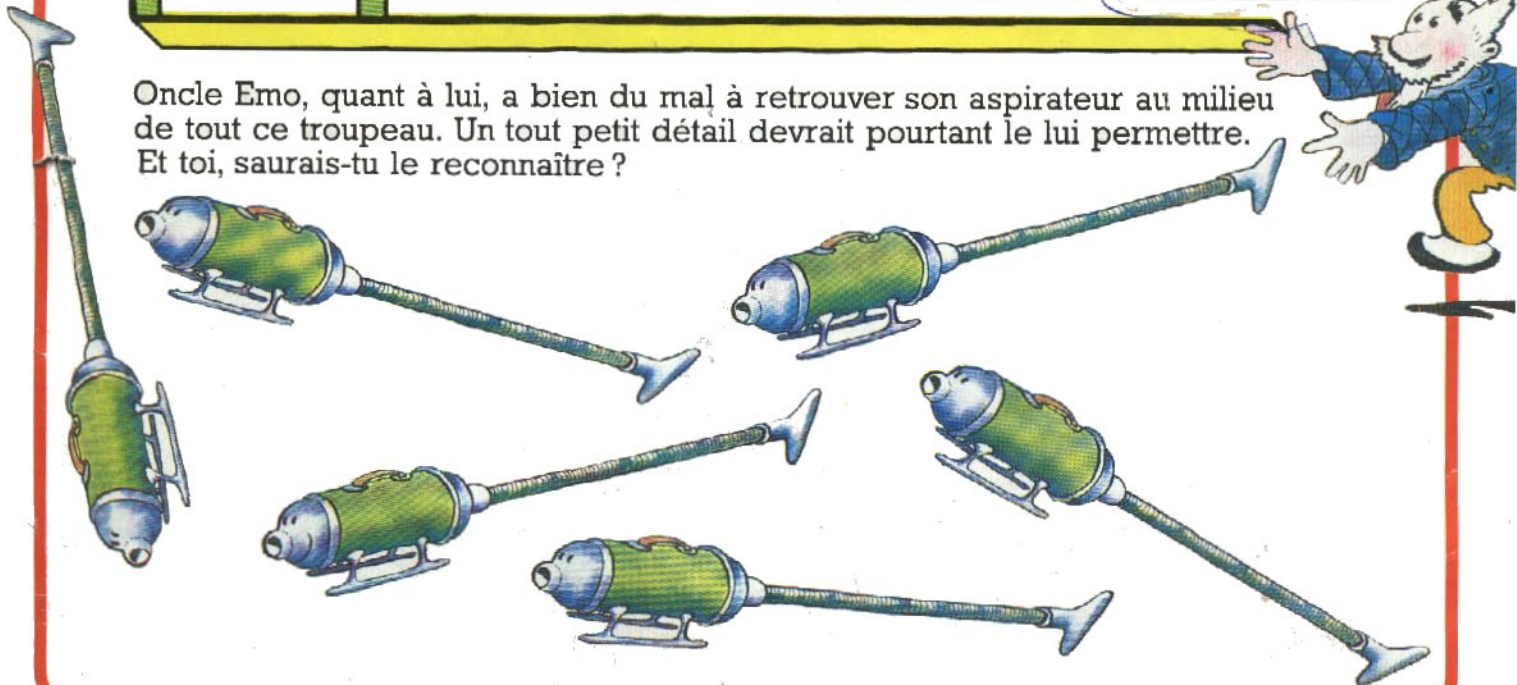


les jeux d'Aldo et d'Oncle Emo

Aldo aimerait bien porter une tasse de chocolat à oncle Emo, mais il ne sait pas très bien quel chemin prendre. Peux-tu l'aider ?



Oncle Emo, quant à lui, a bien du mal à retrouver son aspirateur au milieu de tout ce troupeau. Un tout petit détail devrait pourtant le lui permettre. Et toi, saurais-tu le reconnaître ?



DANS LE NUMÉRO 2 DE :

RACONTE-MOI

des histoires



ALDO et son aspirateur volant poursuivent leurs aventures extraordinaires - ils vont cette fois, rencontrer "l'homme de la lune"!

GOBBOLINO revient - il gagne le concours du meilleur chat et part sur la mer..

LE RENARD GOULU apprend, à ses dépens, qu'il ne faut jamais avoir les yeux plus gros que le ventre.

JASON gagne une merveilleuse récompense mais reperd jusqu'à son **DERNIER BOUT D'ARC-EN-CIEL**.

LES LUTINS ET LE CORDONNIER mènent la danse dans le célèbre conte des frères Grimm.

SINDBAD LE MARIN nous fait le récit fascinant de son évasion.

Nous apprenons, enfin, comment la fourrure de **MONSIEUR LE TIGRE** est devenue rayée.

